Document generated on 05/24/2025 8:12 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Au bord du gouffre

Jean-Yves Dupuis

Number 51, Fall 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4605ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dupuis, J.-Y. (1997). Au bord du gouffre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 38–45.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Au bord du gouffre

Jean-Yves Dupuis

Dans ce bled impossible complètement au diable, où tout le monde épie son voisin, le vieux Vincent faisait figure d'un original. Cela tenait sans doute à ce qu'il se montrait peu affable et à sa mine rebutante. Et puis il était si vieux, il mourrait sans doute d'un jour à l'autre, ce qui n'arrangeait rien. D'ailleurs, beaucoup de gens éprouvaient du dégoût en l'apercevant. Et il leur aurait été impossible de dire, souvent, du moins de façon rationnelle, pourquoi ils éprouvaient un tel sentiment.

Un homme que personne ne pouvait aimer : au bord du gouffre.

Il n'avait que faire de la politesse, des belles manières, des susceptibilités à ménager. Il était injuste mais ne l'ignorait pas. Il se justifiait : la maladie lui donnait le droit de récriminer, de perdre patience, d'être insatisfait... Depuis quelques années, il menait une lutte contre le cancer, qui dépassait ses forces, mais, maintenant, il avait presque abandonné. Aussi, il n'avait pas hésité à s'embarrasser de trente mille dollars de dettes (il s'égayait à imaginer la gueule que feraient ses enfants), il négligeait de se laver, il buvait beaucoup, il se laissait aller dans le désespoir, complètement. « Vous êtes un odieux bonhomme », avait dit un voisin. Il avait ri. Plus rien n'avait d'importance.

Il faisait ce jour-là un temps haïssable, la pluie, le vent, et, encore, les gens dans la rue avaient des mines rébarbatives. Vincent avait dû se prendre aux mots avec sa voisine, une petite vieille toute ratatinée, sèche et amère, qui croyait avoir droit à des privilèges du seul fait de son grand âge.

— Vous en faites une tête. Pourquoi n'avez-vous pas encore trouvé quelqu'un avec qui jacasser, au lieu de faire les cent pas, sur le trottoir, seule, avec un chapeau dans la main ?

— Je ne sais pas en quoi ça vous regarde. De toute façon, personne n'a envie de vous parler et vous ne serez pas embêté.

La vieille femme, mal fagotée, un peu ridicule, touchante, piétinait sur le trottoir. Vincent l'injuria abondamment. Son habitude du malheur le rendait brutal et méchant.

Souvent, avisant un jeune enfant, dans la rue, on pouvait apercevoir Vincent canne levée comme pour menacer et l'entendre faire quelques imprécations. On se moquait de lui ; les temps n'étaient pas à la bienveillance. On se plaisait à raconter qu'un matin on l'avait bousculé assez durement et il avait chuté ; depuis, il marchait en claudiquant un peu. Mais personne ne connaissait vraiment la véritable histoire, et ne s'en souciait, on savait seulement que le vieux en chapeau rond habitait un petit logement sombre, sans autre compagnie que celle de deux ou trois chats. D'ailleurs, on cherchait à l'expulser de son logement, mais l'odieux, le vilain avait dû rejeter pour un certain temps ses projets, car des commères du village se découvrirent soudainement une affection pour ce vieil homme et le prirent sous leur aile, sans s'interdire pour autant de se moquer ouvertement de ce personnage dépourvu d'intérêt.

Donc, il faisait un sale temps et le vieux Vincent se ressouvint, non sans un goût amer, de ce qu'un jour, étant jeune, il se promenait sur le rivage et, découvrant le cadavre d'un homme, probablement noyé, que le fleuve avait rejeté, au lieu de prévenir les autorités, il prit le corps pour cible et, avec sa longue carabine, le troua plusieurs fois. Ce ne fut que le lendemain qu'il apprit que son meilleur ami s'était noyé, quelque nuit précédente, en tentant de rejoindre en canot l'île la plus proche.

— Après plus de cinquante années, je revois encore tout très nettement : je n'ai pas frissonné d'horreur en voyant ce cadavre, à peine ai-je eu un mouvement de surprise. Il faut mettre cette attitude sur le compte de l'alcool et de trop de nuits sans

sommeil. Et puis j'étais tellement insouciant, léger, à cette époque. Je me moquais de tout, je n'avais envie de rien. Après, quand j'ai vraiment pris conscience de ce que j'avais fait, quelque chose a cassé, plus rien n'a été pareil. Je me suis perdu complètement. Partout où je me trouvais, j'étais un étranger, tout m'échappait. Je n'étais pas un simple individu, j'étais un homme qui avait un secret à sauvegarder. Il n'y a pas grand-chose à ajouter. En cinquante ans, j'ai pensé exclusivement à ce qui s'était passé ce matin-là. Sans que personne n'en sache jamais rien. Qu'aurais-je dû faire pour oublier ce matin où ma vie a pris une terrifiante tangente ?

Longtemps, ce souvenir l'avait hanté et avait empoisonné son existence, jusqu'à un âge avancé. Puis, ce passé qui resurgit, cette plaie secrète qu'il n'avait jamais voulu dévoiler avaient achevé, pas complètement, de le tourmenter en même temps que le visage de l'être affectionné disparaissait comme dans un brouillard. Pourtant, ces dernières semaines, il retrouvait ses vieux démons, et sa tête affolée ne réussissait pas à chasser de sombres pensées.

— Même avec mon cancer, mon cœur défaillant, et que j'ai été abandonné, quitté par les miens, je m'accroche encore à ma misérable vie. Pourquoi cet entêtement ? Dire que je voulais une vie bien peinarde. Elle a été tout, sauf cela. Il a fallu composer avec les petites mesquineries et l'insignifiance des gens, les petites violences, le labeur ennuyeux, les déceptions. Et je dois le dire, si je suis honnête : je n'ai pas été à la hauteur. Oh, c'est affreux, c'est affreux !

Il traversa la rue sans regarder qui pouvait venir, pas indifférent à ce qui aurait pu arriver, plutôt certain que la maladie qui l'emporterait bientôt le préservait de quelque accident du sort. « Ce serait tellement stupide de me faire happer par une voiture alors que je suis déjà presque mort. » Ces propos étaient insensés et il le savait.

— Ces pensées ne m'avancent pas. À mon avis, il est tout à fait stupide de continuer à se torturer l'esprit avec un souvenir

pareil. Je devrais plutôt penser à ce que je dois faire : mon médecin tient tellement à ce que je vive.

À force de tenter le mauvais sort, ce qui devait arriver arriva : une voiture happa Vincent à un croisement de routes. Il se retrouva à l'hôpital, dans de beaux draps. Mais sa blessure était sans gravité, et le vieux Vincent n'était pas si amoché, pas tellement plus, en tout cas, que le matin même. Immédiatement, sa fille accourut. Elle parut déçue d'avoir été alertée pour rien et d'avoir fait inutilement ce long trajet. C'était une grande femme élancée et vive. Elle avait la cinquantaine bien sonnée, même si elle refusait de le laisser paraître, le cou rentré, l'œil fouineur, et toujours à se mettre du côté des rieurs et à donner des commentaires, une personne extrêmement consciente du regard et de la présence des gens. Elle n'avait pas beaucoup de temps à perdre. Elle se mit en tête de faire la conversation.

— Ça va, toi ?

— Oui. Doucement, dit Vincent.

Fernande parla de son travail, de sa maison, de ses enfants (« idiots comme le jour »), de ses passe-temps, de son frère, qu'elle n'avait pas vu depuis des lunes. Elle parlait d'elle et encore d'elle, dans un flot de paroles incessantes. Entre autres, Fernande, dont les haines étaient surtout dirigées contre les jeunes gens, parla sans souci de continuité, d'un voisin « ivrogne et niais », et dont le seul *crime* avait été de répliquer à ses sarcasmes et à ses injures. Elle imaginait des complots et s'étonna de ce que Vincent lève quelques arguments.

— Qu'est-ce que tu as à faire du sentiment avec ce jeune ?

L'attitude de la femme, son discours, sa façon de s'exprimer dénotaient parfois une naïveté extrême, et, en même temps, elle pouvait avoir la réplique assassine et le ton mordant.

— Écoute, dit Vincent, et il tenta d'agripper la main de sa fille, qui se dégagea sans essayer de dissimuler la réaction de répugnance que ce geste entraîna. Écoute, je n'ai pas été heureux dans ma vie. Je n'ai jamais été gai, heureux ; je n'ai pas eu de beaux rêves et de belles pensées.

La réplique fut vite envoyée :

— Est-ce que tu penses que j'ai été heureuse, moi ? dit Fernande, sèchement.

— Ma vie a été dégoûtante. Ici, dans ce village, personne ne s'arrête à ces petites choses, pas un être, mais moi j'y songe, je pense à toutes ces bassesses que j'ai commises, puis à d'autres choses, et j'ai du chagrin, un chagrin aussi grand que, lorsque, dans mon enfance, mon vieux chien aveugle est mort. Ça aussi, je me le rappelle. D'autres souvenirs me reviennent aussi, mais pourquoi faut-il que ce soit toujours ceux-là si immensément tristes ?... Oh, ma tête me fait mal.

— Tu m'embêtes, dit Fernande, et elle lui jeta un regard dur.

Elle n'écoutait déjà plus ; elle dit quelque chose, avec une voix dénuée d'inflexions, elle se mettait à parler fort, plus que nécessaire, pour être sûre que l'on ne l'interromperait pas et recommencerait à l'ennuyer.

— C'est peut-être ridicule et bête mais je croyais que, dans ce village, il n'y vivait plus trois êtres... Dire que j'y ai passé toute mon enfance. Quelle misère ! Heureusement, j'ai eu tôt fait de m'arracher à l'ignorance et à la petitesse de ce milieu étouffant. On ne peut s'en sortir qu'après le reniement de ce qu'on a été.

Vincent regardait cette étrangère. Il s'étonnait de la voir là, à ce moment. Il la détestait. Il l'avait toujours détestée. Tous ses enfants, d'ailleurs, l'insupportaient ; il ne les avait pas désirés, il n'avait jamais recherché leur présence, il n'avait jamais rien fait pour eux, parfois il les exécrait, cette Fernande par exemple, si pareille à lui, égoïste, intransigeante, insensible à tout. Il avait une aversion particulière pour elle, sans pouvoir découvrir, cependant, les raisons, comme si les haines devaient toujours avoir des motivations rationnelles. À ce moment, il aurait aimé rester seul. Il le dit, d'ailleurs, sans être écouté. Il devrait certainement faire avec les cris et les rires prolongés de la femme, ses discussions oiseuses ponctuées d'exclamations et de jurons, son œil inquisiteur qui cherchait à découvrir des intimités, des

pensées secrètes, son œil, enfin, prompt et habile à condamner, à la moindre impatience ou divergence d'opinions. « Seulement, commença Vincent, et il se parlait à lui seul, seulement, je veux dire qu'il s'est passé, dans ma jeunesse, quelque chose de mystérieux... » Une toux très forte l'empêcha de continuer.

Fernande voulut décamper. Elle perdait son temps et ça la mettait en colère. Après plusieurs années, elle revoyait enfin son père, poussée par les convenances, ou par souci, vague, de soulager sa conscience. De toute façon, ce n'était pas une femme à réfléchir très longtemps, et elle dut se dire que son devoir avait été fait. Elle sortit de la chambre et se perdit dans ce grand hôpital, une sorte de monstruosité architecturale, tout en corridors et en portes closes.

Quelques heures plus tard, lorsqu'elle reparut, pareillement indifférente et ennuyée, elle parcourut d'abord la chambre dans ses longueurs, avec l'air de réfléchir à quelque chose. Elle jeta négligemment son manteau sur le lit et se parla à elle-même, elle avait l'air de râler. Pour tout dire, elle avait des manières un peu grossières... Lorsqu'elle jeta enfin son regard sur le corps inerte de son père, elle prit un peu de temps avant de faire ce constat :

— Ça y est, il est crevé, dit-elle, et alors elle se dépêcha d'aller en aviser le groupe des infirmières.